

MENGA

LE TREIZIÈME MOUVEMENT

TEASER or

LE MIROIR DE NKELE



KIBAVUIDI NSIANGANI



MENGA

Le miroir de Nkele

LE TREIZIÈME MOUVEMENT · TEASER 01

Kibavuidi Nsiangani

Katiopa Éditions · 2026

Édition autonome de la série des treize teasers. Ce récit s'achève avant le début de la narration du Volume I.

© *Kibavuidi Nsiangani* · 2026

Konzo avait tenu des lignes de défense alors que le sol changeait sous ses pieds. Il avait survécu aux entraînements de K, aux passages hostiles, aux généraux qui prenaient la prudence pour de la lâcheté. Rien de cela ne lui servait lorsque Tuti lui demandait pourquoi il avait mangé la moitié du gâteau destiné à Nzitani.



Vers la fin de l'après-midi, la brume des hautes chutes descendit jusqu'aux terrasses du marché.

Elle passait entre les ponts, se déposait sur les feuilles des arbres et rendait luisantes les marches de pierre. En contrebas, Nouveau Kongo achevait sa journée. Les chariots de livraison gagnaient les arcades inférieures. Dans un atelier, une machine d'usinage faisait tinter les tasses à chaque troisième impulsion. On l'entendait depuis la véranda, et personne ne songeait à demander que l'on interrompe le travail : l'artisan cherchait une panne depuis le matin, et les voisins avaient parié sur l'heure à laquelle il en viendrait à bout.

À l'est, les passerelles et les jardins suivaient les anciennes courbes de la pente. Deux postes d'observation dominaient les itinéraires de transit et les bassins de retenue. Un manguier avait poussé au travers de la balustrade d'une galerie. Au lieu de le couper, les habitants avaient reconstruit la rampe autour de son tronc. Des traces de petites mains restaient imprimées dans le mortier. L'une d'elles appartenait, disait-on, à un homme aujourd'hui assez âgé pour se plaindre des enfants qui grimpaient là.

Nzitani avait passé la journée en tenue de service. Une revue de commandement s'était prolongée, puis deux familles voisines avaient sollicité l'arbitrage de la maison Nzinga. Leur querelle concernait un mur de soutè-

nement traversé par un canal d'irrigation. Elles étaient arrivées avec des plans, des mesures, des factures et une quantité presque admirable de ressentiment.

Pendant les réparations, un ouvrier avait glissé contre une attache brisée. Une artère de son avant-bras s'était ouverte.

Nzitani ne l'avait pas guéri d'un mouvement vague de la main. Elle s'était agenouillée dans la terre humide, près de l'équipe médicale, avait demandé l'image vasculaire et suivi le tracé précis de la lésion. Le médecin avait refermé la blessure ; Nzitani avait soutenu les tissus vivants au moment où la circulation risquait encore de céder. Lorsque la main de l'homme s'était réchauffée, elle avait retiré son aide afin que le soin poursuive son cours.

— Ne pliez pas le bras simplement parce que vous le sentez mieux.

— Je n'allais pas le faire.

Elle avait regardé les outils près de lui.

— Vous l'avez déjà fait une fois.

L'homme avait eu l'air penaud. Le médecin avait confirmé d'un signe de tête.

Grande Protectrice de la Vie, générale de la maison Nzinga, responsable de cette maison : aucun de ses titres ne l'avait dispensée d'écouter ensuite deux voisins expliquer pourquoi une pierre appartenait exclusivement à chacun d'eux. Elle avait ordonné une inspection commune au lever du jour, puis était rentrée à pied, avec cette fatigue qui venait d'avoir tenu trop longtemps un visage calme.

Sur la véranda, elle avait retiré sa cuirasse. Son ample chemise crème laissait voir la marque légère que les attaches avaient imprimée à ses épaules. Ses

cheveux crépus s'échappaient du lien qu'elle avait noué le matin. Elle posa son sac sous le banc, étira ses doigts et remarqua seulement alors deux petites coupures sur les jointures.

— Tu as l'air d'avoir perdu contre le mur, dit Konzo.

Il était arrivé sans s'annoncer. Ses cheveux courts et serrés dégageaient son col ; sa barbe portait encore la poussière de sa journée. Il avait cette chaleur dans le regard qui rendait difficile de lui tenir rigueur de ses insolences. Il posa un sachet de papier à côté de la tasse de Nzitani.

— Le mur avait d'excellents représentants, répondit-elle.

— Quelqu'un a demandé au mur ce qu'il voulait ?

— Tuti l'aurait fait.

— Tuti l'aurait accusé de refuser de coopérer.

Elle ouvrit le sachet. Deux petits gâteaux encore tièdes y étaient enveloppés dans des feuilles. L'un avait déjà été cassé.

Nzitani leva les yeux.

— Tu as mangé mon gâteau.

— J'ai vérifié qu'il était sans danger.

— La moitié ?

— L'évaluation était compliquée.

Elle le fixa jusqu'à ce qu'il sourie. Il s'assit à côté d'elle avec le soulagement peu cérémonieux d'un homme qui avait lui aussi passé sa journée debout.

Konzo venait d'avaler une bouchée lorsqu'une voix s'éleva derrière lui.

— Ah. C'est donc là qu'a fini le gâteau de ma sœur.

Il cessa de mâcher. Nzitani continua de manger, mais les coins de sa bouche la trahissaient déjà.

— Bonsoir, Tuti, dit Konzo.

— Bonsoir. C'est toi qui lui as acheté ça ?

— Oui.

— Et tu l'as mangé ?

— Une partie.

— Intéressante façon de faire la cour.

Tuti occupait le seuil, incapable de demeurer parfaitement immobile même lorsqu'il le voulait. Sa tête rasée prenait la dernière lumière de l'ouest. Un mince filament lumineux roulait entre ses doigts ; il le fit disparaître lorsque sa sœur leva les yeux vers lui. Son équipement clair portait la poussière d'un endroit où la matinée avait certainement été moins paisible que sur cette terrasse.

— Laisse mon gâteau tranquille, dit Nzitani.

— J'essaie de comprendre l'homme qui le mange.

— Tu me connais très bien, répondit Konzo.

— Autrefois, oui. Toi, moi, Wete. Nous nous connaissons depuis qu'on ne pouvait pas aller à l'entraînement sans qu'un instructeur nous poursuive en criant.

— C'est surtout toi qu'il poursuivait.

— Détail secondaire. On a passé des années à voyager, à s'entraîner, à se protéger mutuellement. Tu aurais pu me le dire.

— Te dire quoi ?

— Que tu aimais ma petite sœur.

Nzitani haussa un sourcil. Konzo prit cette expression particulière d'un homme qui savait traverser une position ennemie, mais ne trouvait plus la sortie d'une conversation familiale.

— Tu la connais, dit-il. Nous nous connaissons tous depuis l'enfance.

— Voilà précisément ce qui m'inquiète. Tu l'as connue lorsqu'elle était assez petite pour te voler ta place. Et maintenant tu es assis là, à prétendre que tu es venu pour un gâteau.

— Je suis venu pour le gâteau... Non. Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Moi, j'ai très bien compris.

Wete arriva avec une petite table sous un bras et plusieurs coussins contre l'autre. Grand, solide, le crâne rasé et la barbe courte, il avait l'aisance tranquille de quelqu'un qui ne cherche pas à imposer sa force. Il déposa les objets sans faire trembler les tasses et observa le visage de Konzo.

— Vous avez commencé sans moi.

— Il a commencé, répondit Konzo.

— Ça se voit. On dirait qu'on t'examine avant une opération.

— C'est à peu près ça.

Wete prit place, un sourire au coin des lèvres. La loyauté qui unissait les trois hommes s'était construite dans les exercices, les missions et les repas épuisés du retour. Tuti aurait confié sa vie à Konzo sans hésitation. Cela ne l'empêchait pas de considérer son amour pour Nzitani comme une affaire

qui méritait interrogatoire. Wete savait reconnaître les instants où une amitié avait besoin d'être défendue ; et ceux où il fallait simplement rire.

— Je pose une question raisonnable, insista Tuti. J'ai des amis. J'ai des frères. Mais je n'ai pas l'habitude qu'un de mes amis veuille devenir le mari de ma sœur. Alors, en attendant, qu'es-tu exactement ?

Konzo passa une main sur sa bouche.

— Ton ami.

— Réponse suspecte.

Nzitani posa sa tasse, se leva et passa les bras autour de Tuti.

Il se raidit aussitôt.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Merci, mbuta.

— Pour quoi ?

— De si bien prendre soin de ta petite sœur.

— Je ne... C'est normal. Je suis ton grand frère.

— Je sais. Et moi aussi, je t'aime.

Elle posa un instant sa joue contre son épaule. Tuti regarda Wete, qui avait la décence de ne rien dire. Quand elle le relâcha, il tourna la tête vers Konzo.

— Attends. Tu fais ça pour que je le laisse tranquille.

— Qu'est-ce que je fais ?

— Ne prends pas cet air innocent.

— Je t'ai dit merci.

— Et le câlin ?

— Tu ne veux pas que ta sœur te prenne dans ses bras ?

— Bien sûr que si. Mais ce n'est pas... Tu vois, lui dit-il à Konzo, elle n'était pas aussi rusée avant. Regarde ce que tu as fait.

— Je lui ai appris à embrasser son frère ? demanda Konzo.

— N'aggrave pas ton dossier.

Wete rit franchement.

— Tu avais promis de ne pas le terroriser ce soir.

— Je l'entretiens. C'est différent.

Une voix vint du couloir.

— À propos de quoi ?

Konzo cessa de sourire.

Kieleka venait d'atteindre la véranda. Il avait laissé passer une vieille voisine avant de s'immobiliser dans l'embrasement, vêtu de sombre, les épaules larges, les cheveux coupés court. Il parlait peu. Son regard travaillait davantage que ses mains ; il enregistrait les entrées, les distances, ce qu'on déplaçait sans y penser. Avec lui, la discrétion n'était pas une absence d'attention : c'était sa forme la plus exigeante.

— Rien, répondit Nzitani.

— Une affaire de famille, répondit Tuti au même instant.

Kieleka considéra l'un puis l'autre. Son regard s'arrêta sur Konzo.

— Tout va bien ?

Konzo ouvrit la bouche, oublia ce qu'il voulait dire, puis répondit :

— Oui.

Kieleka acquiesça. Il s'approcha de sa sœur, prit sa main et examina les deux coupures.

— Relave-les.

— C'est déjà fait.

Il attendit.

— Je vais le refaire, dit-elle.

Il prit ensuite un plateau laissé en équilibre près de la porte et l'emporta vers la table de service.

Konzo expira.

— Tu vois ? murmura-t-il à Wete.

— Il venait chercher un plateau.

— Il m'a regardé.

— Il regarde tout le monde.

— Pas comme ça.

— Comme quoi ? demanda Diya.

Konzo se redressa de nouveau. Diya arrivait du jardin avec un petit instrument et une liasse de notes. Ses longues tresses glissaient sur son épaule. Le fin liseré des manches de sa robe portait encore de la poussière blanche, et

elle avait cet air satisfait de quelqu'un qui surprend une conversation au moment le plus intéressant.

— Pourquoi es-tu assis de cette façon ? demanda-t-elle. Tu essaies d'impressionner ?

— Non.

— Alors détends-toi. D'habitude, tu sais parler. Et si tu te figes chaque fois que l'un de nous entre, comment comptes-tu protéger ma sœur ?

La réponse échappa à Konzo.

— La protéger de vous ?

Diya inclina la tête.

— Tu discutes avec moi, jeune homme ?

— Non, madame.

Nzitani éclata de rire.

— Diya, ça suffit.

— Je lui ai posé une question.

— Et tu as adoré la poser.

— Évidemment.

Diya s'assit et déploya ses notes avec l'innocence d'une personne qui n'avait rien remarqué. Wete se pencha vers Konzo.

— Tu sais qu'elle fait exprès.

— Je sais.

— Mbuta K disait pourtant que tu gérais bien la pression.

— Mbuta K m'a demandé une fois si je savais cuisiner. En plein milieu d'une conversation sur sa fille. Le roi pouvait me demander n'importe quoi, et il m'a interrogé sur le dîner.

Nzitani sourit : elle aimait cette histoire.

— Il voulait vérifier si nous mangerions.

— Ta mère était là, parfaitement calme. Je ne me souvenais plus d'un seul plat que j'avais préparé dans ma vie.

— Mama Lowa était gentille.

— Je sais. C'est ce qui rendait la chose terrifiante.

Tuti s'assit enfin près de Konzo. Il resta plusieurs secondes silencieux, ce qui suffit à attirer l'attention de ce dernier.

— Tu viens toujours t'entraîner demain ? demanda Tuti.

— Bien sûr.

— Bien. Wete m'évite.

— Je travaille, répondit Wete.

— C'est bien ce que je dis.

Konzo donna un petit coup d'épaule à son ami. Tuti répondit assez fort pour lui faire presque renverser sa tasse. Leur trêve était scellée. Personne ne la commenta. Nzitani revint à son banc ; Diya ouvrit ses notes ; Kieleka passa derrière eux. Konzo se redressa encore un peu en le voyant. Wete l'observa du coin de l'œil et eut la sagesse de ne pas le lui faire remarquer.



La cour se remplissait.

Les plus jeunes arrivaient les premiers, parce qu'ils n'avaient aucune patience pour les cérémonies par lesquelles les adultes décidaient si une visite était convenable. Ils montaient les marches en grappes, discutaient de jeux, mangeaient en marchant. Derrière eux venaient les parents, les grands-parents, deux infirmières encore en tenue de travail, quelques étudiants revenus de Nkamba, trois techniciens qui prétendaient seulement traverser la cour, et une femme portant une corbeille de fruits contre sa hanche.

Parmi les invités, certains avaient connu la guerre. Un homme choisit une place d'où il pouvait voir l'entrée. Sa compagne déplaça deux fois son tabouret avant d'accepter de tourner le dos au mur. Ils n'en parlèrent pas. Une génération plus jeune passa devant eux en riant, persuadée que tous les coins de cette cour avaient toujours appartenu aux soirées paisibles.

La femme aux fruits posa sa corbeille.

— Nkele ! Si tu dois raconter une histoire, raconte-la avant que tout refroidisse.

— Qui a dit que j'allais raconter quelque chose ? répondit une voix derrière la colonne.

— Toi.

— J'ai dit que je pourrais raconter. Ce n'est pas la même chose.

— Tu as apporté Kinkuma.

— Il aime la compagnie.

Nkele apparut, tenant une petite figurine en bois d'une main, comme s'il présentait un invité qui aurait mérité qu'on lui réserve une chaise.



Nkele et les voix de la cour.

Sa barbe blanche et grise entourait un visage capable de passer en une seconde de la dignité à la plus extravagante indignation. De longues mèches torsadées lui tombaient derrière les épaules. Sa robe claire était bordée de géométries sombres ; des bracelets métalliques accompagnaient discrètement ses gestes. Il regarda les enfants avec l'air d'un homme qui venait de trouver un public sans jamais en avoir demandé un.

La figurine avait un œil, un bras et un pied. L'artisan avait donné à son œil une méfiance remarquable.

— On dirait exactement toi quand on te demande des preuves, lança Tuti.

Nkele examina le bois, puis son jeune interlocuteur.

— Mon fils, si je n'avais qu'un bras, tu aurais deux fois moins d'occasions de recevoir une tape. Sois reconnaissant.

On rit. Tuti s'adossa à sa chaise, ravi.

— Voilà. La violence au lieu de l'argument.

— J'argumente avec toi depuis que tu es petit. J'ai le droit de varier les méthodes.

— Tu reconnais que tu as perdu ?

— Je reconnais que tu m'épuises. Ce sont deux propositions différentes.

Diya rangea son instrument de mesure.

— Tu vas quand même nous expliquer pourquoi cette chose n'a qu'un œil ?

— Peut-être, si quelqu'un sait écouter sans disséquer mon récit.

— Donc pas Diya, conclut Tuti.

— Donc quiconque m'interrompt.

— Ça t'exclut, observa Konzo. La dernière fois, tu as interrompu ta propre histoire pour reprendre un oncle qui tenait mal sa cuillère.

— La cuillère souffrait.

— C'était une cuillère.

— Et tu n'étais pas là lorsqu'on l'a fabriquée.

Nzitani rit dans sa tasse. Cela lui fit du bien, et elle s'en voulut presque de s'en apercevoir. Elle n'était pas venue enquêter, réparer ou commander. Il y avait de la nourriture chaude, des gens qu'elle aimait à portée de la main et un vieil homme prêt à se disputer avec toute la cour. Cela suffisait.

Madiedie arriva avec des assiettes et un tissu qu'elle avait proposé de laver. Elle remarqua avant tout le monde qu'un des pieds de la table penchait et glissa dessous un morceau de bois. Nuni la suivait, contestant qu'on puisse l'engager bénévolement sans son accord.

— Je n'ai jamais été volontaire, dit-il.

— Tu as dit que tu aiderais s'il y avait à manger, répondit Madiedie.

— C'était conditionnel.

— Il y a à manger.

— Alors où est la condition ?

— Dans ton assiette quand tu auras fini de porter tout ça.

Elle lui mit le linge dans les bras. Ils avaient grandi depuis les après-midi où ils se poursuivaient entre les marches. Nuni, lui, n'avait pas beaucoup changé dans l'art de protester.

Un petit garçon traversa le groupe, un fruit dans une main, un bout de ficelle dans l'autre. Il s'arrêta pour laisser passer Madiedie. Nzitani eut l'impression de l'avoir déjà rencontré, peut-être près du marché inférieur. L'enfant jeta un regard vers Kinkuma, puis se mêla aux autres.

Quand les lampes furent allumées, Nkele avait obtenu ce prodige d'installer presque tout le monde ailleurs qu'à la place initialement choisie. Une vieille femme céda sa chaise à une fillette qui n'osait pas l'accepter. Deux cousins se disputèrent cinq minutes sur la taille de leur coussin. Tuti déplaça le siège du conteur ; Nkele le remit à sa place ; Tuti dut donc déplacer sa propre chaise. Sous une arche, un technicien encore ganté mangeait debout sans quitter la scène des yeux.

Nkele éleva Kinkuma.

— Voici un être sur lequel presque personne ne s'accorde.

— Il a un pied, dit une fille du premier rang.

— Très bien. Une observation.

— Et un bras.

— Une deuxième observation.

— Et un œil.

— Vous progressez merveilleusement. Dans une heure, nous aurons établi qu'il est en bois.

— Tu pouvais commencer par là, lança Nuni.

— Et qu'aurions-nous fait du reste de l'heure ?

Il posa la figurine sur le bras de sa chaise, si penchée qu'elle semblait vouloir protester elle aussi.

Les versions se mirent à circuler avant même que Nkele ait ouvert son récit. Une famille soutenait que Kinkuma avait appartenu à un guerrier. Une autre que le guerrier était la créature. Une troisième accusait un chant ancien d'avoir confondu les deux. Tuti demanda si cette confusion rendait la chanson meilleure. Diya réclama l'attestation la plus ancienne.

Une grand-mère, jusque-là occupée à manger, annonça que l'attestation la plus ancienne était la mémoire de sa propre mère et que Diya n'avait qu'à revenir l'interroger si elle en doutait.

— Je lirais volontiers l'entretien, répondit Diya avec un sérieux parfait.

La grand-mère rit si fort que ses épaules tremblèrent.

— Voulez-vous le document le plus ancien ? demanda la petite voix de l'assistant du quartier, logée dans une dalle sonore de la table.

Cette intelligence archivait les histoires de famille, les recettes et les dossiers de réparation. D'ordinaire, elle ne parlait pas pendant les repas sans qu'on l'ait sollicitée.

— Pas encore, répondit Nzitani.

— Alors je laisse les archives fermées.

— Merci.

Nkele inclina la tête vers la dalle.

— Vous voyez ? Même la table sait quand se taire.

— Je vous entends encore, répondit l'assistant.

— Je sais. C'était un compliment.

Madiedie prit sa défense.

— Tu n'es pas obligé de lui répondre.

— Merci, dit l'assistant.

Diya retourna la dalle avant qu'un invité demande l'ensemble des archives municipales. Nkele reprit sa figurine.

Il possédait un talent exquis pour laisser les autres fabriquer eux-mêmes les complications dont il se nourrissait. Lorsque la querelle devint trop forte pour qu'on entende à quel ancêtre appartenait l'arme, il leva la main.

— Très bien. Reculons un peu.

— Jusqu'où ? demanda un enfant.

Nkele regarda le ciel. Au-dessus des toits, la ligne Mbenza apparut un instant comme une couture d'argent.

— Jusqu'au point où nos façons de parler des lieux commencent à nous tromper.

Il désigna les maisons voisines.

— Vous savez où vous habitez : une demeure, une rue, une ville. Au-delà, d'autres terres. Nza peut nommer un monde où des vies se déroulent. Et quand vous regardez en l'air, que voyez-vous ?

— Le ciel ! répondirent plusieurs voix.

— Yulu, précisa une autre.

— Bien. Le ciel visible. Mais nos récits parlent aussi de Zulu ; ce serait une erreur de croire que toute autre réalité s'atteint simplement en montant plus haut.

— Pourquoi ? demanda Nuni.

- Parce que « plus haut » est une direction que tu connais ici.
- C'est une direction utile.
- Oui. Je la recommande pour sortir d'une cave inondée.
- Donc si je construis une machine qui monte assez haut...
- Tu risques de découvrir une manière très coûteuse de te perdre.

Un garçon fronça les sourcils.

- Pourquoi les appeler des lieux du ciel s'ils ne sont pas au-dessus ?
- Parce que les gens empruntent les mots qu'ils possèdent pour parler de choses dont ils n'ont pas encore les mots.

Diya croisa les bras.

- Ça ne nous dit pas ce qu'est Zulu.
- Non, dit Nkele, heureux. Ça t'explique pourquoi ta question sera plus difficile que prévu.

Konzo se pencha vers Nzitani.

- Il attendait depuis le début de pouvoir dire ça.
- Depuis le petit-déjeuner, murmura-t-elle.

Nkele les entendit.

- Vous chuchoterez quand j'aurai fini. Ou parlez fort, si vos remarques sont intéressantes.

Les enfants voulaient connaître les voyageurs, leurs repas, leurs nuits, les créatures qui vivaient ailleurs, les maisons construites sous d'autres cieux. Nkele répondit à plusieurs questions et refusa qu'on lui impose un rythme.

Certains passages ne dépendaient pas d'une distance, expliqua-t-il. On racontait des franchissements, des seuils, des Ntumpa, des voyages qui n'avaient plus les mêmes signes de départ et d'arrivée. Il ne présentait pas cela comme la carte achevée du réel : il évoquait des histoires rapportées, disputées, quelquefois mal transmises.

— Et la nourriture ? demanda Madiedie. Si un voyageur a oublié les provisions, c'est une expédition mal préparée.

— Enfin une femme raisonnable ! s'écria Nkele. Voilà des années que je dénonce les aventures mal ravitaillées.

— Surtout parce que tu manges les provisions des autres, remarqua Tuti.

— L'expérience est le meilleur des maîtres.

Nzitani observait les regards des plus jeunes. Certains suivaient les ombres des ponts pour imaginer les chemins impossibles. D'autres espéraient simplement que le vieil homme formulerait une nouvelle absurdité. Un garçon avait commencé à dessiner Kinkuma dans un carnet ; à chaque protestation de Nkele, il rendait la créature plus monstrueuse.

Elle ouvrit son propre cahier. Depuis que son père n'était plus là, elle notait parfois des choses autrefois trop insignifiantes pour être conservées : une réparation, une parole au dîner, une plaisanterie qu'elle craignait de ne plus savoir raconter. Elle écrivit la date et quelques lignes.

Soirée sur la terrasse. Nkele prétend que Kinkuma est venu contre son gré. Tuti dit que Nkele ressemble à Kinkuma. Tout le monde pense qu'il faut nourrir Tuti avant de le laisser parler.

Tuti surprit son regard.

— Quoi ?

— Rien.

— Tu écris sur moi.

— Tout ne te concerne pas.

— Tu passes trop de temps avec Konzo.

— Je suis une excellente influence, dit Konzo.

— Sur toi-même, peut-être, répondit Diya.



Ce fut pendant le silence suivant qu'une voix s'éleva près du siège de Nkele.

— Où as-tu appris toutes ces histoires ?

La question était douce. Nkele se tourna, ravi.

— Auprès de ceux qui étaient là avant moi.

Le petit garçon se tenait dans le cercle de lumière. Nzitani voyait le bord de sa manche et un pied nu près du tabouret. Il paraissait plus jeune que les étudiants qui avaient discuté toute la soirée. Son sérieux faisait sourire les adultes.

— Il y avait vraiment des gens avant toi ? demanda-t-il.

— Naturellement. Pourquoi ?

— Je croyais que tu étais plus vieux que l'univers.

Le visage de Nkele accomplit quelque chose d'extraordinaire. Il haussa les sourcils, rentra légèrement la lèvre et chercha autour de lui une autorité qui corrigerait cette insulte. Il ne trouva que des gens occupés à retenir leur rire.

— Plus vieux que l'univers ?

L'enfant acquiesça.

Nkele posa la figurine.

— Qui t'a raconté cela ?

— Personne. J'ai réfléchi.

— Ah. Tu as réfléchi.

— Je peux expliquer.

— Je n'en doute pas.

L'enfant commença par son père, qui avait vu Nkele lorsqu'il était petit. Puis par son grand-père, qui prétendait la même chose. Les parents étaient vieux, expliqua-t-il, les grands-parents plus vieux, et quelqu'un qui avait déjà l'air vieux quand ces deux générations étaient jeunes devait être plus ancien que tous les autres.

Nkele écouta avec une consternation croissante. Quand l'enfant eut terminé, il inspecta la table.

— Où est le petit miroir ?

Une femme lui en tendit un. Il le prit à bout de bras et contempla son visage avec le sérieux que Diya réservait aux instruments abîmés. Il tourna vers la lampe sa joue la mieux éclairée, lissa sa barbe et inclina le miroir.

— Regarde. Ce visage te suggère quoi, exactement ?

— Tu es vieux.

— Je suis beau.

— On peut être les deux.

Nkele abaissa le miroir.

Le rire qui s'échappa d'un côté de la cour fut bientôt repris par tous les autres.

— On peut être les deux, répéta Nkele. Quelle générosité.

— Je voulais dire que tu connais tellement d'histoires, dit vite le garçon. Et tu les racontes tellement bien. Moi, je les adore.

Nkele réfléchit au compliment, puis rajusta sa robe.

— Hmmm. Voilà un enfant intelligent. Il fallait commencer par là.

— Et mon papa dit que tu as exactement le même visage que quand il était petit.

L'approbation disparut.

— Ton père vieillit et il se venge sur moi. C'est cela, le problème. On voit ce qu'on s'attend à voir.

Il consulta de nouveau le miroir.

— D'ailleurs, si tu veux vraiment savoir mon âge, pourquoi ne pas me le demander ?

— Pour quoi faire ?

— Pour le connaître.

— Mais je sais déjà que tu es vieux !

Près de la colonne occidentale, les lèvres de Kieleka bougèrent à peine. Wete le vit et faillit manquer la réponse. Pour une fois, son frère avait cessé de surveiller le passage et regardait entièrement Nkele.

Le vieil homme posa le miroir sur ses genoux.

— Ton père t'a appris à ne parler avec certitude que de ce que tu as constaté, n'est-ce pas ?

— Oui. Il dit qu'on ne doit pas être sûr si on n'a pas vu. C'est la règle des vieux.

— Excellente règle. A-t-il assisté à ma naissance ?

— Non.

— Alors comment connaît-il mon âge ?

L'enfant réfléchit avec application.

— Il t'a vu quand il était petit.

— Cela prouve que j'étais là. Pas que j'étais vieux.

— Mais tu en avais l'air.

— Et nous revoilà au point de départ.

— Et tu en as toujours l'air.

Nkele leva les yeux vers le plafond comme s'il espérait qu'une autorité supérieure lui vînt en aide.

— Ces enfants ! Je passe une soirée à raconter des histoires et on me remercie en me traitant de fossile. Regardez-moi. Ai-je l'air d'un fossile ?

— Mais c'est toi qui dis que tu es un ancien !

Tuti tapa du plat de la main sur sa chaise.

— Objection recevable !

— Personne ne t'a interrogé, dit Nkele.

— Je n'allais rien dire.

— Tu l'as déjà dit, remarqua Diya.

Madiedie, secouée de rire, rattrapa une assiette qui glissait vers le bord d'un tabouret. Konzo tendit le bras au-dessus de Nzitani pour prendre le miroir que Nkele lui abandonna avec une dignité blessée. Celle-ci dura le temps que le petit garçon sourie.

— J'étais un enfant espiègle, moi aussi, admit Nkele. Très espiègle. Quelle tristesse de constater le peu de progrès accomplis par la civilisation depuis lors.

— Tu étais beau quand tu étais petit ?

— Immensément.

— Plus que maintenant ?

— Attention.

— Tu peux le prouver ?

Nkele le fixa, puis éclata de rire. L'enfant rit avec lui. Le rire de Nkele était profond, généreux, comme s'il commençait sous ses côtes avant de remonter dans sa gorge. Il riait si complètement qu'il dut poser une main sur la table pour empêcher Kinkuma de tomber.



Le rire gagne toute la cour.

La cour entière se laissa entraîner. Des personnes qui avaient manqué la discussion riaient parce que leurs voisins ne pouvaient plus s'arrêter. Une infirmière tenta de répéter le raisonnement de l'enfant à une amie et échoua à l'étape des grands-parents. On réclama à boire. Quelqu'un demanda si Nkele raconterait une autre histoire avant que les gâteaux ne disparaissent tous.

Depuis le coin de service, une femme revint avec des tasses. Une grosse colonne cachait presque le siège de Nkele. Elle entendit le rire, vit une main s'agiter au-dessus du banc.

— Ça va, Nkele ? demanda-t-elle.

— Il semble très heureux, répondit sa voisine.

— Avec qui se dispute-t-il encore ?

La seconde femme jeta un œil vers les enfants du premier rang.

— Probablement avec lui-même. Il menace de le faire depuis des années.

— Il gagnera.

Elles retournèrent aux tasses.

Nkele but longuement avant de reprendre la parole.

— Toi, dit-il à Tuti, tu attends depuis ce matin une excuse pour mal te comporter.

— Je suis irréprochable.

— Tu as menacé de traduire mon Kinkuma en justice.

— Il n'a aucune preuve à produire.

— Il est en bois.

— Ce n'est pas une excuse.

Nkele contempla son unique œil sculpté avec une mine navrée.

— Mes frères et sœurs se plaignaient déjà de moi quand j'étais jeune. Ils disaient que je ne savais jamais laisser une question tranquille. Ni une personne. Surtout pas une personne.

Tuti se redressa.

— Toi ? Agaçant ? C'est impossible !

— Tu ris, mais c'était une accusation sérieuse. Des soirées entières gâchées par ce que je voulais comprendre.

— Tu étais pire que moi ?

Nkele le regarda si longuement que Tuti finit par baisser les yeux sur sa propre tenue.

— Non. Tu me ressembles beaucoup trop à mon goût.

Tuti sourit jusqu'aux oreilles.

— Donc j'avais raison.

— À propos de quoi ?

— D'être intéressant.

— *J'étais* intéressant. *Tu es* épuisant. La différence est capitale.

— Une différence d'âge ? demanda Diya.

— Toi, ne commence pas.

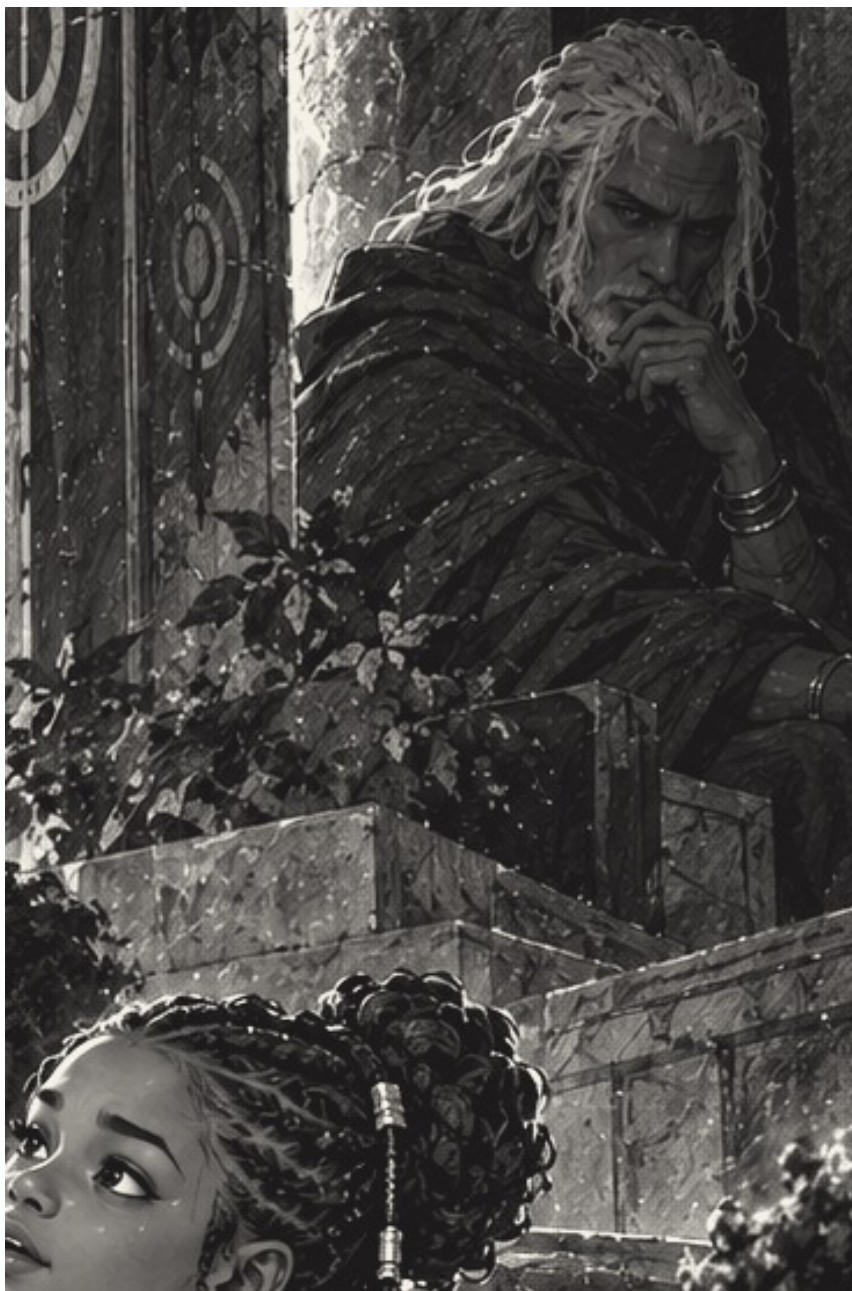
Le rire revint, mais celui de Nkele s'apaisa. Il caressa l'endroit du bois que tant de doigts avaient rendu lisse.

— Ils vous diraient que je cherchais toujours des ennuis. Ils oubliaient simplement qui les commençait. Ils savaient très bien oublier cela.



Derrière les bancs, Nuni cherchait une tasse. Il avait donné la sienne à un grand-père invité, lequel avait soutenu que la marche depuis les basses terrasses l'avait épuisé, puis lui avait consacré cinq minutes d'argumentation pour établir quelles terrasses méritaient véritablement ce qualificatif.

Près d'un arbre à pain, Nuni remarqua un voyageur âgé, assis légèrement à l'écart. L'homme portait une étoffe sombre et sans apprêt. La poussière recouvrait ses sandales. Des mèches blanches traversaient sa barbe courte ; des plis profonds au coin de sa bouche suggéraient qu'il avait trouvé l'humanité décevante à de nombreuses reprises. Pourtant il écoutait avec attention. Lorsque Nkele parla de ses frères et sœurs, quelque chose changea dans son expression.



Un voyageur était venu pour écouter.

— Excuse-moi, dit Nuni. Tu es l'un des frères de mbuta Nkele ?

L'homme leva les yeux.

— Non.

— Ou l'une de ses sœurs ?

— Non plus.

— Pardon. Il a dit qu'il avait des frères et sœurs, et tu parais avoir le même âge.

— Vraiment ? L'homme regarda le conteur. Il me rappelle un de mes frères, maintenant que tu le dis. Toujours à vanter sa beauté. Et à raconter des histoires. Excellentes, d'après lui. Mais mon frère, lui...

— Donc ce n'est pas ton frère ?

— Non.

— Tu viens de dire qu'il te le rappelait.

— C'est vrai.

— Et que vous avez le même âge.

— C'est toi qui l'as dit.

Nuni reporta son regard sur Nkele, occupé à mimer pour Tuti une version extravagante de sa propre jeunesse. Ses mèches grisonnantes tombaient sur son épaule. Il avait l'air agréablement vieux.

— Ce jeune homme, murmura le voyageur, serait bien trop jeune pour être l'un des nôtres.

Nuni fronça les sourcils.

— Jeune ?

— Tout dépend de ce à quoi tu compares.

Depuis Lulayisu, Nuni se fiait moins à l'âge apparent des visages. On pouvait sembler plus jeune qu'une tante qui se souvenait de vous comme d'un ancien. Poser des questions avait tendance à aggraver les choses.

— Tu es venu écouter ses histoires ?

— Oui.

— Même si tu connais quelqu'un qui en raconte de meilleures ?

La bouche du voyageur eut un léger mouvement.

— Je n'ai jamais dit que mon frère était meilleur.

— Alors tu devrais en raconter une après lui.

— Non, dit l'homme avec une chaleur nouvelle. Je suis venu écouter.

Nuni accepta la réponse. Il n'avait aucune difficulté particulière avec les gens qui savaient ce qu'ils voulaient. Il lui promit à manger, récupéra une tasse propre et se hâta vers la cour. Le voyageur resta sous l'arbre, les yeux fixés sur l'assemblée.

— Tu vas enfin nous raconter ce qui s'est passé ? demanda Madiedie.

— Peut-être. J'étais un enfant magnifique. Tu m'aurais apprécié.

— Je ne suis pas certain de t'apprécier aujourd'hui, dit Tuti.

— C'est que tu as de bons instincts.

Wete rit dans sa tasse. Konzo tenta de cacher son sourire. La complicité entre eux avait demandé des années de travail, de fatigue, de désaccords puis de retour l'un vers l'autre. Tuti pouvait rendre Konzo terriblement conscient de son amour pour Nzitani d'un simple haussement de sourcils.

Wete, pour sa part, trouvait cela plus distrayant qu'utile. Nzitani restait assez proche d'eux pour rappeler qu'elle répondait parfaitement elle-même aux questions qui la concernaient.

— Raconte ton enfance, dit un petit.

— Non, sa première rencontre avec Mbuta K ! demanda un étudiant plus loin.

— Il l'a déjà racontée, répondit une femme.

— Il en raconte une version différente tous les ans.

— Ça ne signifie pas qu'il s'en souvient différemment, dit Diya. Ça signifie qu'il la raconte différemment.

— Merci ! Enfin quelqu'un comprend l'art, s'exclama Nkele.

— Je n'ai pas dit que j'approuvais.

— Je retire le compliment.

Au fond, Nuni réclama le récit du guerrier qui avait perdu son épée. Une grand-mère répliqua aussitôt que l'arme n'avait jamais été perdue. Un soldat retraité soutint que la question était de savoir qui la tenait. Sa femme estima qu'il importait davantage de savoir qui était devenu trop épuisé pour la tenir encore.

— Mavungu ! cria une voix.

— Kinkuma, proposa Tuti.

— Ce n'est pas la même personne, l'avertit la grand-mère.

— Je n'ai pas dit que c'était la même.

— Tu allais le faire.

— Tu ne peux pas le prouver.

Nkele contempla la cour. Le nom avait voyagé des bancs d'enfants jusqu'aux anciens, puis était revenu chargé d'objections. Il leva sa petite sculpture et l'examina comme si elle l'avait profondément déçu.

— Encore ? Pourquoi voulez-vous toujours des histoires sur cette chose ?

— Cette chose ? s'indigna le petit garçon. C'est Kinkuma !

— Je sais ce que j'ai apporté.

— Il représente le Destin.

Nkele amena l'œil de bois au niveau du sien. Les deux visages se fixèrent avec tant de solennité qu'on aurait dit que le vieil homme perdait une dispute contre son propre objet.

— Le Destin. Ça ? Mais il n'est même pas...

— Il est formidable, non ? lança Tuti.

— J'allais dire quelque chose.

— Tu avais l'air impressionné.

— J'avais l'air inquiet. Ce n'est pas pareil.

Nkele remit Kinkuma sur ses genoux.

— Dites-moi : suis-je devenu invisible ? Vous passez la soirée à me parler d'une créature à un pied, alors que je possède deux pieds parfaitement fonctionnels et une existence bien plus passionnante. Quand j'étais jeune...

— Mais on te connaît, dit Nuni.

Nkele porta la main à son cœur.

— Quelle cruauté envers un ancien.

— Il veut dire qu'on peut te poser des questions chaque fois que tu viens, expliqua Madiedie. Kinkuma, on ne peut rien lui demander.

— Vous avez essayé ?

— Il ne répond jamais, dit le petit garçon.

— Vous voyez ? Une compagnie déplorable.

— Mais tes histoires sont bonnes, ajouta Nuni. Et personne ne les raconte comme toi.

Nkele pesa le compliment.

— La dernière partie est meilleure.

— S'il te plaît, reprit l'enfant.

D'autres voix l'imitèrent. Un homme voulait l'arme. Une grand-mère voulait ce qui l'avait précédée. Quelqu'un demandait seulement qu'on commence avant que les derniers gâteaux ne disparaissent.

— Bien, bien. Vous préférez donc un monstre de bois à la compagnie d'un homme charmant. Je m'en souviendrai. Mais vous me suppliez si gentiment que je vais vous pardonner. Cette fois.

— Tu as dit ça la dernière fois, observa Diya.

— Et je vous ai pardonné la dernière fois. Voyez ma générosité.

— L'épée, rappela Nuni.

— Patience. Vous croyez tous que les histoires poussent sur les arbres ?

— Il y a des arbres partout, dit Tuti.

Wete éclata de rire. Konzo se joignit à lui, quoique toujours prudent à l'idée de devenir le prochain sujet de Tuti. Kieleka, près de la table, stabilisa un plateau qu'un enfant allait heurter. Il avait entendu des versions de Mavungu à Nkamba et bien plus loin ; aucune ne s'était améliorée parce qu'on la racontait plus fort. Nzitani remarqua une égratignure fraîche sur sa main. Elle lui demanderait son origine plus tard.

Elle posa son cahier sur ses genoux.

— Laissez-le commencer. Après, vous pourrez débattre de ce qu'il a vraiment dit.

— Je me réserve le droit d'objecter avant, dit Tuti.

— Tu l'as déjà exercé, répliqua Diya.

— Alors je suis prêt.

Nkele leva Kinkuma. Sa jambe tordue projetait sur sa robe une ombre improbable.

— Très bien. Kinkuma. Et peut-être Mavungu, même si trois familles ici vont m'accuser d'avoir appris ce récit chez elles. Préparez-vous. Et si vous devez m'interrompre, soyez au moins intéressants.

— Aucune promesse, dit Tuti.

— Naturellement. Écoutez maintenant.

Les derniers chuchotements possédaient cette urgence heureuse des gens qui cherchaient à bien s'installer pour quelque chose qu'ils désiraient. Un garçon rapprocha le tabouret de sa grand-mère. Quelqu'un mit les arachides hors de portée de Tuti. L'assistant du quartier atténua les lampes de

service sans toucher à celle qui éclairait le fauteuil de Nkele. Au-delà de la galerie, les chutes respiration dans la nuit.

Nzitani ouvrit son cahier sur le petit dessin de Kinkuma. Un œil, un bras tordu, un pied trop mince pour soutenir le corps. Elle traça une seconde ligne pour la lame, puis s'arrêta : elle ne savait plus à quelle version l'arme appartenait. Cette incertitude lui plaisait presque.

Elle avait voulu demander le nom du petit garçon. Il ne se trouvait plus là où il s'était tenu. Elle regarda derrière les paniers, parmi les invités qui déplaçaient encore leurs chaises. Il avait peut-être suivi les autres enfants vers l'avant. Peut-être était-il dehors, occupé à jouer à l'explorateur avec le morceau de ficelle qu'elle avait aperçu.

Près de la place laissée libre, une assiette portait la moitié d'un gâteau. Personne ne savait à qui elle appartenait. Nzitani la ramassa ; le gâteau était encore tiède.

Sous son dessin elle nota : *Demander le nom du garçon*. Elle le ferait après le récit.

Lorsqu'elle releva la tête, le vieux voyageur sous l'arbre à pain regardait Nkele, et non les enfants. Il détourna la tête avant que leurs regards se rencontrent. Nzitani n'y prêta pas davantage attention. C'était une bonne soirée ; elle n'avait aucune envie d'en faire une enquête.

— Sommes-nous d'accord ? demanda Nkele.

— Pas du tout, dit la grand-mère.

— Parfait. Alors nous sommes prêts.

Il leva la figurine pour que chacun pût voir son œil unique. Pour la première fois depuis le début de la soirée, même Tuti se tut.

Nzitani referma son cahier sur le dessin inachevé. Quelque part dans la cour, un enfant rit. Elle regarda la place vide, se demanda si c'était la même voix, puis revint vers le conteur.

— Maintenant, dit Nkele, dites-moi quelle partie de cette histoire vous êtes certains de connaître.

Quelqu'un commença une réponse. Nkele sourit, non à la réponse, mais à sa certitude.

Et, sous le regard de l'unique œil de bois de Kinkuma, il commença.